

RHINOCEROS

MAISON DE LA



CULTURE · GRENOBLE

COMEDIE DES ALPES

Mise en scène : Deryk MENDEL
Scénographie : Michel RAFFAELI

DISTRIBUTION

(par ordre d'entrée en scène)

<i>La ménagère</i>	René LESAGE
<i>L'épicière</i>	Anne-Marie HAUDEBOURG
<i>Jean</i>	Jacques ZABOR
<i>Bérenger</i>	Charles SCHMITT
<i>Le serveur</i>	Gilles ARBONA
<i>L'épicier</i>	Charles PARAGGIO
<i>Le vieux Monsieur</i>	Vincent RIDARD
<i>Le logicien</i>	Alain DEVIEGRE
<i>Le patron de café</i>	René ROYANNET
<i>Daisy</i>	Lucette SAGNIERES
<i>Monsieur Papillon</i>	Bernard BAURONNE
<i>Dudard</i>	Louis BEYLER
<i>Botard</i>	René LESAGE
<i>Madame Boeuf</i>	Vincent RIDARD
<i>Le pompier</i>	Gilles ARBONA

atelier décors : direction Gabriel FAYOLLE

Francis CHARVOLIN, Michel DEVIDAL, Jacques GIGLIO

décoration : Charles PARAGGIO, Herat SELLNER

atelier costumes : direction Brigitte TRIBOUILLOY,

Monique FRANCOIS, Lise LE ROUX, Raphaëlle LOMANTO, Eliane RIVAIL

Eclairage : direction Patrick DULAC

Raoul TARTAI, Jean-Marie PAYERNE, Jean-Paul CHABOUD

Montage sonore : Max AMALRIC

régie son : Diana FRASER

L'Attaché Case a été offert par la Maison Bassaler - Place Grenette - Grenoble

Comédie des Alpes : Maison de la Culture, 4 rue Paul Claudel - B.P. 507 - Grenoble

Direction : René Lesage - Bernard Floriet

Administrateur : Lynda Hybord - Secrétaire Général : Antoine Ridard.

LA FAIBLESSE OU COMMENT S'EN ACCOMODER

On me demande quelques mots sur cette mise en scène de "Rhinocéros", et en particulier d'expliquer pourquoi j'ai voulu effectuer des coupures dans le texte.

Le texte d'abord. Vu le déroulement de "l'événement", il m'a paru bon de faire jouer la pièce d'un trait, sans entr'acte. La durée aurait été telle à ce moment là que l'effort d'attention demandé aux spectateurs eût été excessif. Vu surtout les dimensions du Théâtre Mobile, il nous était interdit de jouer de façon trop nuancée. Il fallait donc garder les grandes lignes du texte, les arguments principaux et élaguer la plupart des développements et corollaires. Ionesco, à qui ces problèmes furent posés, me donna carte blanche. Je ne crois pas avoir trahi, en pratiquant un travail chirurgical excessif, l'efficacité de son propos.

La mise en scène : je voulais dorer la pilule, instruire par le biais du rire. La construction de la pièce en "entrée de clowns" permet admirablement ce traitement à l'anglaise. Mais pilule il y a, malgré tout. Elle réside dans le monologue final de Bérenger. C'est le tour d'écrou. Si je donne un tour supplémentaire à l'écrou, que Ionesco me pardonne. La vie comme la mer est un éternel recommencement.

Deryk MENDEL

de siècle que les personnes ainsi transformées ne ressemblent pas seulement à des rhinocéros, ils le deviennent véritablement. Or il est très possible, bien qu'apparemment extraordinaire, que quelques consciences individuelles représentent la vérité contre l'histoire, contre ce qu'on appelle l'histoire. Il y a un mythe de l'histoire qu'il serait grand temps de "démythifier" puisque le mot est à la mode. Ce sont toujours quelques consciences isolées qui ont représenté contre tout le monde la conscience universelle. Les révolutionnaires eux-mêmes étaient au départ isolés. Au point d'avoir mauvaise conscience, de ne pas savoir s'ils avaient tort ou raison. Je n'arrive pas à comprendre comment ils ont trouvé en eux-mêmes le courage de continuer tout seuls. Ce sont des héros. Mais dès que la vérité pour laquelle ils ont donné leur vie devient vérité officielle, il n'y a plus de héros, il n'y a plus que des fonctionnaires doués de la prudence et de la lâcheté qui conviennent à l'emploi. C'est tout le thème de Rhinocéros.

- *Parlez-nous un peu de sa forme.*

- Que voulez-vous que je vous en dise ? Cette pièce est peut-être un peu plus longue que les autres. Mais tout aussi traditionnelle et d'une conception tout aussi classique. Je respecte les lois fondamentales du théâtre : une idée simple, une progression également simple et une chute.

Propos recueillis par

Claude Sarraute

Le Monde, 19 janvier 1960

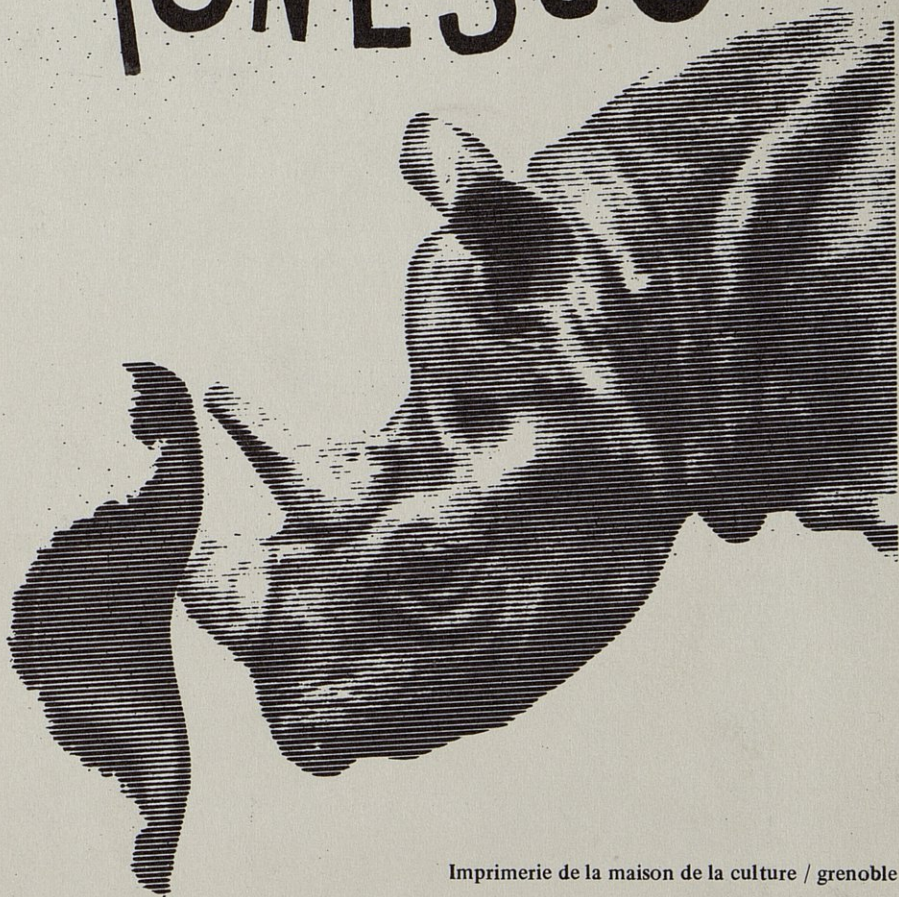
LA RHINOCERITE

Je me suis souvenu d'avoir été très frappé au cours de ma vie par ce qu'on pourrait appeler le courant d'opinion, par son évolution rapide, sa force de contagion qui est celle d'une véritable épidémie. Les gens tout à coup se laissent envahir par une religion nouvelle, une doctrine, un fanatisme, enfin par ce que les professeurs de philosophie et les journalistes à oripeaux philosophiques appellent le "moment nécessairement historique". On assiste alors à une véritable mutation mentale. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais lorsque les gens ne partagent plus votre opinion, lorsqu'on ne peut plus s'entendre avec eux, on a l'impression de s'adresser à des monstres...

- *A des rhinocéros ?*

- Par exemple. Ils en ont la candeur et la férocité mêlées. Ils vous tueraient en toute bonne conscience si vous ne pensiez pas comme eux. Et l'histoire nous a bien prouvé au cours de ce dernier quart

IONESCO



Imprimerie de la maison de la culture / grenoble

IONESCO

ET L'ACADEMIE FRANÇAISE

La jeunesse, cela ne veut rien dire. Toute révolte de la jeunesse n'est pas légitime. Les jeunes ne sont pas une race à part. Il ne s'agit pas d'être jeune, il s'agit d'être intelligent, cultivé. Quand j'étais étudiant, ce que je voyais chez les autres étudiants, c'était beaucoup de fanatisme, une pensée simpliste. Aujourd'hui, ils sont contre les papas, mais ils sont avec les grands-pères : Mao a 80 ans ou plus, et toute son équipe en a autant. Marx, c'est un grand-père avec sa barbe blanche. On a l'impression que la révolte des jeunes, maintenant, c'est une révolte des grands-pères contre les pères, et que les instruments de ces grands-pères sont les jeunes. Ce sont de vieilles idéologies. Pendant la contestation, à la Sorbonne, il y avait un petit vieux, un tout petit vieux, avec une barbiche blanche, qui est arrivé là et qui chevrotait : "Mes enfants, descendez dans la rue". Il était tout heureux. C'était le vieux grand-père, le vieil anar de 1890, et il se retrouvait là.

L'Express : Et vous, auteur d'avant-garde, à l'Académie française ?

Ionesco : C'est moi, non pas mes personnages, qui suis à l'Académie française. Attendez de voir au moins si je vais écrire des pièces ou des oeuvres académiques. On a toujours peur, en France, des

institutions. L'Académie n'est pas un Moloch. Elle n'est pas non plus quelque chose qui vous fige. L'Académie est constituée par des êtres vivants. L'Académie se définit en fonction des intentions et des gens qui la composent.

Dans les pays que l'on appelle révolutionnaires, les académies fleurissent ainsi que les décorations pour les "artistes émérites du peuple". C'est là, dans ces pays, que les académies sont conservatrices, c'est là où les académiciens sont, non pas élus mais nommés par les conservateurs, par ceux qui nient la liberté de l'esprit et de la culture.

En France, les académiciens ne sont pas obligés de se soumettre au pouvoir ; un académicien peut très bien critiquer la société de son pays. Les académiciens français peuvent très bien admirer les Pasternak, les Soljenitsyne, les Siniavski, les Daniel. Ni les membres du gouvernement ni les autres académiciens ne m'imposent quoi que ce soit, même pas de porter l'"habit vert", ni de signer "de l'Académie française". Je dois simplement faire un discours sur mon prédécesseur Jean Paulhan, esprit anarchiste et rebelle. Il y a même des académiciens qui n'ont jamais prononcé leur discours. Les académiciens sont de "gauche", de "droite", du "centre", ou ni de la gauche, ni de la droite, ni du centre. Et pourquoi suis-je à l'Académie ? Simplement parce que, ayant l'intention de signer "de l'Académie" seulement pour des manifestes, cela aura peut-être plus de poids pour défendre les bonnes causes.